

RÉFLEXIONS SUR LA VIOLENCE

1. Le djihadisme au quotidien

L'événement obéit à des rituels désormais immuables. A peine la nouvelle de l'attentat a-t-elle éclaté que radios et télévisions interrompent leurs programmes, que les chaînes d'information en continu se mettent en « édition spéciale » et que les experts sont convoqués toutes affaires cessantes. Les visages sont graves, sans toutefois parvenir à dissimuler totalement l'espèce de jubilation intérieure – oh, purement professionnelle ! – qui vient de s'emparer des principaux acteurs du spectacle : après tout, ils sont faits pour ça.

Et les questions, toujours les mêmes, d'affluer. Combien de morts ? Combien de blessés ? L'attentat a-t-il « déjà » été revendiqué ? Le président de la République a-t-il « déjà » condamné un acte odieux, barbare, inhumain... ? Et un début de polémique s'instaure : convient-il d'employer le mot « islamique », ou mieux « islamiste », pour qualifier l'attentat dont les auteurs revendiquent la paternité au nom de l'islam ?

Bien vite, les voisins sont interrogés, qui ont tout entendu, tout vu, et parfois filmé : il y avait beaucoup de fumée, des gens couraient dans tous les sens, on a entendu des détonations : trois, non quatre, non trois, décidément. Demain, les fleurs s'accumuleront sur les lieux du drame, et des ours en peluche, s'il y a des enfants parmi les victimes. *« Nous n'avons pas peur »*, scandent les manifestants.

Voilà l'abominable figé dans des rituels et comme neutralisé dans une sorte de tragique de répétition.

2. La brutalisation du monde

Je ne caricature pas. Je n'ironise pas. Je décris.

Mais décrire, c'est déjà prendre parti. Parlerons-nous de l'acte d'un déséquilibré – version aujourd'hui démodée –, de guérilla minoritaire ou de guerre tout court ?

Bien sûr qu'il s'agit d'une guerre puisque quelqu'un affirme haut et fort qu'il nous la fait.

Pour faire la paix, il faut être deux. Pour faire la guerre, un seul suffit. Et c'est celui-là qui impose sa loi. Son vocabulaire. Sa problématique. Feindre de l'ignorer ne servirait à rien.

Mais c'est une guerre à bas coût ; quelques dizaines de victimes par-ci, par-là, aux quatre coins de l'Europe, sont quelque chose de parfaitement supportable. Voyez Israël qui s'en accommode depuis des dizaines d'années.

Le 22 août 1914, dans les Ardennes, 27 000 Français furent tués au combat en une seule journée (1). Nous ne connaissons pas les pertes allemandes. Vingt-sept mille morts, c'est la population d'Aurillac, de Saumur ou de Biarritz exterminée d'un coup. C'est le bilan des tués de l'armée française pendant toute la guerre d'Algérie.

Nous avons changé d'ordre de grandeur, et, ce faisant, de sensibilité. Aujourd'hui, quand un sous-officier français est tué au Mali, le président de la République en personne vient saluer sa dépouille dans la cour des Invalides.

Notre sensibilité à la mort se serait-elle accrue ? C'est possible, mais ce n'est pas sûr. Témoin notre indifférence aux crimes de masse quand ils se déroulent loin de chez nous et ne nous touchent pas directement. Voyez le Cambodge, le Rwanda, aujourd'hui encore le Soudan. Nous sommes à la fois beaucoup plus sensibles et aussi plus blasés que nos ancêtres. N'importe : c'est la guerre de 1914-1918 qui est restée la mère de tous les crimes modernes. Elle nous a accoutumés à la *« brutalisation »* – George L. Mosse (2) – de la société. Entendez : l'accoutumance à l'inacceptable (3). La double caractéristique de ce conflit, transformation technologique de la guerre en une véritable industrie de la mort et implication de l'ensemble des populations civiles, a rendu psychologiquement possible la violence totalitaire, fasciste, communiste, et aujourd'hui islamiste, qui s'est ensuivie.

3. Le djihadisme, un "Kulturkampf"

Quel est le but de la guerre que l'islamisme radical fait à l'Occident ? C'est simple : empêcher les valeurs occidentales et les techniques occidentales de détruire la société musulmane sous la forme qu'elle a pour l'essentiel conservée, du XIII[e] siècle à nos jours. C'est à ses yeux une question de vie ou de mort. Il est persuadé que, s'il ne mène pas à l'Occident une guerre totale, l'islam traditionnel disparaîtra. Non sans raison. La laïcisation de la société, autrement dit, la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et l'émancipation de la femme par rapport au carcan juridico-religieux qui la maintient en situation d'infériorité sont les deux points principaux d'une lutte sans merci.

Alors, à la question classique : l'islam est-il compatible avec la démocratie, c'est-à-dire avec le système politique qui impose ces deux principes, la réponse est claire : oui, l'islam est compatible avec le monde moderne, à condition de céder sur ces

BIEN SÛR QU'IL S'AGIT D'UNE GUERRE PUISQUE QUELQU'UN AFFIRME HAUT ET FORT QU'IL NOUS LA FAIT.

CE N'EST PAS DANS LA VIOLENCE QU'EST LA NOUVEAUTÉ DU MONDE MODERNE, MAIS DANS SA REPRÉSENTATION.

deux points. Ce que les islamistes ne veulent à aucun prix, car ils savent bien que céder sur ces deux points, c'est perdre *ipso facto* le pouvoir qu'ils exercent sur les sociétés musulmanes. L'islam est donc aujourd'hui la seule religion qui, à travers ses éléments les plus radicaux, fait la guerre au monde moderne. Il s'agit bien là d'une guerre de religion, ou, si l'on préfère, d'un *Kulturkampf*; c'est-à-dire d'une guerre qui ne se résume pas à des pertes ou à des gains matériels, mais qui repose sur des valeurs, voire sur les fins dernières de l'homme en société.

Il est évident pour tout esprit rationnel que dans cette guerre l'islamisme sera vaincu. On n'en veut pour preuve que l'admirable sang-froid des populations au spectacle des attentats. On pouvait craindre des manifestations d'hostilité aux musulmans, voire des pogroms que les islamistes souhaitent peut-être, afin de dresser de façon inexpiable les communautés les unes contre les autres. Rien de tel ne s'est produit nulle part. Voilà qui devrait être pris en compte par les inflexibles procureurs occidentaux du « racisme » occidental. Ce sang-froid, cette intelligence, c'est la victoire morale de l'Occident. Quant aux islamistes, ils ne craignent pas de livrer un combat perdu d'avance parce que, perdu pour perdu, ils entendent le faire le drapeau déployé. Cette fascination pour la mort, que le fascisme avait déjà connue, a pour conséquence cette guerre aveugle, de faible amplitude, mais de grande intensité, propre à séduire les soldats perdus d'une cause qui ne l'est pas moins.

4. Violence réelle et violence symbolique

Tout cela explique peut-être, au moins en partie, pourquoi dans notre société hédoniste, celle-là même où l'individu est la valeur suprême et la préservation de la vie, un principe irréfragable, il existe une telle fascination pour la violence.

D'abord dans le spectacle, au cinéma et à la télévision. Certes, depuis le théâtre grec, nous savons que l'imaginaire humain a passé un pacte fondamental avec la violence et avec la mort. La volonté de puissance y est à la source de toutes les actions humaines : Simone Weil voyait dans la légende par excellence de l'Occident, *l'Iliade*, un *« poème de la force »*.

Ce n'est donc pas dans la violence qu'est la nouveauté du monde moderne, mais dans sa représentation. Ce n'est pas l'épée, c'est l'hémoglobine.

Pour avoir été confronté à la violence réelle de la guerre – en l'occurrence celle d'Algérie –, j'ai toujours de la peine à comprendre la facilité avec laquelle nos joyeux bambins accueillent sans broncher sur le petit écran les spectacles les plus horribles. Il est vrai qu'aux mêmes on évite toute vision de la mort réelle. Ils ont vu les pires massacres à la télévision, les pires tortures, mais on soustrait à leur vue un membre de leur famille qui vient de décéder.

Pour le dire autrement, il y a aujourd'hui une démocratisation de la violence que la tragédie classique réservait aux rois et aux héros. Ou encore une démonstration du pouvoir de nuire du faible au fort, dont la voiture bélier lancée à toute vitesse contre la foule est désormais le symbole le plus courant et le plus contagieux. Ne le voit-on pas aujourd'hui se communiquer de la guérilla islamiste au néonazisme (Charlottesville) jusqu'au droit commun le plus banal (Marseille) ?

Il existe enfin depuis le début du XX[e] siècle une tendance intellectuelle à la réhabilitation de la violence explicite comme seul moyen de démasquer la violence implicite des institutions. Les philosophies du dévoilement (Marx, Nietzsche, Freud) reposent sur l'idée que la domination pacifique n'est qu'une violence cachée, que seule la violence affichée du dominé est capable de dévoiler.

Georges Sorel, auquel j'emprunte le titre de cet article, a vu dans la *« violence prolétarienne »*, sous la forme de la grève, et notamment de la grève générale, le moyen de faire pièce à l'exercice brutal de la force bourgeoise et de régénérer les parties en présence.

Il y a dans ces analyses régressives de la violence symbolique jusqu'à la violence réelle à la fois une herméneutique légitime et un danger véritable. Oui, il y a assurément des formes de contraintes du parent envers l'enfant, du patron envers l'ouvrier, du colonisateur envers le colonisé, de l'homme envers la femme qu'il faut dénoncer. De là à faire, en suivant Sorel, mais aussi à leur manière Marx ou Frantz Fanon, de la violence de la victime un instrument de régénération sociale, il y a un pas qu'il faut se garder de franchir.

Pourquoi ? Parce que, si l'on ne peut éradiquer la violence de la société, on peut en atténuer les effets. Tout l'effort de la civilisation, qui va de la politesse dans les relations privées à l'imposition du droit dans les relations du travail ou dans les relations internationales, consiste à substituer la violence symbolique à la violence matérielle brutale. Le beau travail, le beau progrès que de retourner de cette violence symbolique à la violence matérielle antérieure ! Le mouvement ouvrier l'a bien compris, qui a substitué la grève – violence symbolique – à l'émeute – violence réelle. Et c'est de cette manière qu'il a progressivement fait reculer la toute-puissance patronale dans les relations du travail. Ou bien encore, on pourrait relire toute la Bible, de l'Ancien au Nouveau Testament, comme un passage de la violence – forme suprême du péché – à la violence symbolique, puis à la paix par le sacrifice du juste. On dira que c'est là une autre histoire. Mais non, c'est la nôtre, c'est notre expérience de tous les jours. ■

(1) *Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France, 22 août 1914*, de Jean-Michel Steg, Fayard, 2016.

(2) *De la Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*, de George L. Mosse, Hachette, 1999.

(3) *Quelle histoire*, de Stéphane Audoin-Rouzeau, coéd. Ehess, Gallimard, Seuil, 2013. *« Récit de filiation »* qui de 1914 à 2014 raconte, à partir d'archives familiales, ce que la guerre a fait aux siens.